

L'art de la conversation

Agnès Thurnauer L'artiste plasticienne dédie son art à la mise en avant d'artistes femmes longtemps éclipsées.



Longtemps Agnès Thurnauer fut invisibilisée par l'une de ses inventions qui révélait, ironie du sort, l'absence des artistes femmes sur les cimaises des musées. Des «portraits grandeur nature», pin's géants à l'effigie de toutes les Eugénie Delacroix, Marcelle Duchamp et autres Annie Warhol passées sous les radars de l'histoire de l'art. C'était il y a vingt ans, et celle qui venait d'émerger, à 40 ans passés, quand ses ex-camarades des Arts-Déco hantaient déjà les expos d'art contemporain, s'était fait voler la vedette par ces boucliers féministes. Clignotant au fronton de l'expo «Elles@centrepompidou» en 2008, ils feraient bientôt écran au reste de son œuvre. Eclipse.

Et sans que l'on sache si c'est nous qui nous sommes peu à peu dessillés ou sa méthode, patiente et foutraque, qui a porté ses fruits, c'est seulement maintenant que nous apparaît tout le jeu de cartes d'Agnès Thurnauer. Louant la «faculté d'émerveillement intacte» de la plasticienne, grande lectrice et fine connaisseuse de l'histoire de l'art, l'universitaire et essayiste Tiphaine Samoyault parle de leurs œuvres tissées comme d'une forme de «collectivisation». «J'inclus ses images dans mes textes, elle met certains de mes mots dans sa peinture et les rend autres, incomplets, sautillants, mobiles, bégayants.»

LE PORTRAIT

«C'est avec elle que j'ai les plus belles conversations sur l'art», appuie la directrice du musée Picasso, Cécile Debray. «J'aime Agnès», résume Marie Darrieussecq, «j'aime son atelier qui ressemble, pour ses grandes toiles, à mon bureau. Couleurs et lumière. Bonne solitude.» Et sororité, aurait pu ajouter la romancière.

Au musée Cognacq-Jay, où l'artiste expose en ce moment, les femmes sont souvent empêtrées dans des amas de soie et leur éternel rôle de muse comme chez Boucher, chez Fragonard. Mais on y découvre aussi qu'au XVIII^e siècle, il y eut une courte mais lumineuse fenêtre durant laquelle les femmes se peignaient le pinceau à la main, et au travail. Et c'est cette facette que mettent en évidence les *Peintures d'histoire* de Thurnauer, reprises pop de tableaux célèbres désormais dotées de surtitrages contemporains, ou ses *Prédelles*, petits livres peints qui coupent la parole, joutent, débattent, renchérissent au milieu des œuvres de la collection et font d'Elisabeth Vigée Le Brun ou de la physicienne Emilie du Châtelet, nos contemporaines.

Une fois quitté le Marais parisien, c'est de l'autre côté du périph, qu'elle franchit toujours à vélo, que l'on retrouve Thurnauer, dans son atelier d'Ivry-sur-Seine, non loin

du XIII^e arrondissement où elle vit depuis des décennies. C'est là qu'elle se retranche «comme une ourse, voire un yeti» pour retrouver les gestes de l'atelier (l'une de ses séries s'intitulent *Mapping the Studio*, cartographier l'atelier) quand elle ne «conjugue» pas avec l'extérieur, dit celle qui a toujours voté à gauche et partage avec ses fils, élevés en féministes, le goût de l'échange politique.

«Je ne suis pas du tout stratégique», analyse l'artiste du haut de ses 63 ans solaires, avec cette force tranquille d'adepte du yoga et des pranayamas. Cette ancienne «timide maladive», dont le grand-père fut psychanalysé au début du siècle dernier pour exorciser le même mal, pratique paradoxalement un art continu de la conversation. Car pour elle, «la question de l'adresse est centrale», elle qui durant son enfance dans l'ouest parisien n'eut jamais de réponse. Ni de la part de ce frère si proche, enfermé dans son mutisme, ni de la part de ses professeurs, alors que jeune enfant elle fait la découverte assourdissante que l'histoire s'est écrite à l'abri des gens de son espèce, c'est-à-dire de la moitié de l'humanité. Au commencement était le langage, comprend bientôt cette fille d'une pédopsychiatre d'origine suisse, Loïse Barbey, déroutée par la rencontre avec son fils autiste, et d'un architecte, Gérard Thurnauer, constructeur visionnaire de ce qu'on n'appelait pas encore le Grand Paris. Lequel s'était fendu d'une lettre rageuse lorsqu'il vit le seul nom de famille de sa fille estampillé sur le carton d'invitation de l'une de ses expositions. Il était fier d'avoir une fille artiste, mais pour lui il n'y avait qu'un Thurnauer. En 2020, invitée à dialoguer avec les *Nymphéas* de Monet au musée de l'Orangerie, Thurnauer s'émancipe de la toile pour imaginer de micro-architectures («matrices») qui n'érigent aucun mur : des lettres bancs en acier, à la fois assises et alphabet. Ecrivaine mais aussi psychanalyste, Darrieussecq les lit comme «des bornes enjambables qui ne sont pas des barrières mais des points de repère (ou de remère), des points de repos, on peut se poser dessus, comme un oiseau, ou s'asseoir, à l'humaine manière».

Du jeune frère dont elle dut apprendre à se détacher grâce à une première analyse entamée à l'âge de 20 ans, elle fera son complice, dans la série *Big-big et Bang-bang*, couple bégayant et cartoonesque qui danse sur la toile. Et pendant que ces deux-là continuent leur gigue – car elle ne referme jamais aucune série, elle commence à prendre langue avec quantité d'autres interlocuteurs.

Emancipée de sa famille originelle qu'elle qualifie de «jungle», elle vit seule et investit celle qu'elle a engendrée : ses trois fils aujourd'hui trentenaires, Emile, Gaspard et Abel, dont elle dit «on a grandi ensemble», et celle, vaste et sans frontière, de l'histoire de l'art. «L'histoire est une géographie», dit joliment Thurnauer. Un territoire à arpenter. Des Fra Angelico vus à Florence, celle qui n'est pas croyante et n'appartient, dans le domaine spirituel comme les autres, à «aucune chapelle», retient, en peintre, les sols d'annonciation maculés de taches. A Joseph Beuys, monument de l'art écologique rencontré lors d'une biennale de Venise, la farouche introvertie a le toupet de demander de lui dessiner un mouton. Et à la fin des années 90, elle rend visite toutes les semaines au maître du pliage, Simon Hantaï, qui comme l'impitoyable peintre des années Nixon, Philip Guston, une autre de ses idoles, stoppa net la peinture. Reste Matisse avec lequel elle entretient une correspondance imaginaire : «Tu disais que tu allais au Louvre chercher les trous dans les tableaux des autres. Henri!ose Thurnauer, explique-moi cette chose inouïe.»

Grande admiratrice des journaux d'artistes, Agnès Thurnauer publia elle aussi le sien. De jouissives *Notes dans l'atelier* qui trament ces conversations continues et anachroniques autant que la façon dont elles se tissent avec la vie d'artiste, de femme, de mère. Manière de chercher les trous dans les tableaux des autres, comme dans les siens. Au début de son journal, Agnès Thurnauer écrit : «Quand je serai morte, je veux qu'on lègue mon corps à la peinture. Dissolvez-moi. Faites-moi poudre et pigment et liant et tempéra.»

Par CLAIRE MOULÈNE

Photo LUCILE BOIRON